Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1974)
Heft: 4

Artikel: Étude critique : la quête de l'origine
Autor: Schaerer, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381046

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA QUÊTE DE L'ORIGINE [1]

En lisant ces pages consacrées à la recherche d'une réalité qui se dérobe en se donnant, pages qui témoignent d'une maîtrise remarquable dans le maniement de la pensée et de l'expression, j'ai éprouvé un moment la nostalgie d'une image, et j'ai évoqué le délicieux « chat souriant » qui, dans *Alice in Wonderland*, s'efface à partir de la queue et dont il ne reste finalement qu'un « sourire de chat sans chat ». Chercher l'origine, c'est en effet se lancer à la poursuite d'une réalité qui ne se contente pas de faire obstacle à l'esprit — il n'y aurait là que demi-mal — mais qui « annonce à vide l'objet qu'elle devrait signifier » (p. 20). La pensée de l'origine est une pensée « où rien ne se donne à penser » et qui, de ce fait, ne peut s'énoncer qu'en « demeurant captive d'une expression verbale », c'est-à-dire en demandant à l'imagination de la remplir d'un contenu représentatif qui ne saurait lui suffire (p. 17, 18). La conscience se trouve ici en face d'un signifié sans signification particulière, et qui pourtant l'appelle irrésistiblement à lui. « L'origine échappe à toute enquête positive sinon comme sa limite et son échec constant » (p. 78).

Pour y voir clair, dit Mme Dufour, commençons par écarter trois tentations qui engageraient notre esprit à réduire la notion d'origine soit à un mot dépourvu de sens et d'intention signifiante, soit au symbole d'une réalité transcendante, au sens mystique et religieux du terme, soit à un concept vide de toute valeur signifiée, tel que celui de néant. « La notion d'origine n'inclut ni n'exclut absolument aucun contenu de signification ni aucun objet signifié pour une expérience possible : elle les *indique* au-delà et à travers elle » (p. 35). Elle exige et refuse simultanément, paradoxalement, toute signification immanente de son objet (p. 38).

[1] GABRIELLE DUFOUR-KOWALSKA : *L'Origine. L'essence de l'origine. L'origine selon l'« Ethique » de Spinoza*. Préface de Jeanne Hersch. Paris, Beauchesne, 1973, 299 p.

Nous pouvons donc définir la conscience d'origine comme « une conscience vide qui vise un objet transcendant », une conscience existentielle qui n'épuise aucun être mais qui est « conscience d'être » (p. 41-42). L'origine ne désigne pas autre chose qu'un certain rapport que cette « conscience entretient avec sa propre transcendance » (p. 63). Ainsi conçue, l'origine ne se réalise pas au terme d'un long effort, elle vient à nous, elle n'est pas conquête mais accueil. Elle s'affirme « sur le mode d'*avoir son être*, non d'*agir son être* » (70). Cet *avoir*, ne le cherchons pas au-delà du temps, dans une sorte d'éternité. Il se donne dans notre propre passé, dans ce *n'être plus* qui persévère jusqu'au présent. Ce présent s'ouvre lui-même sur l'avenir, sur le *non encore*, mais celui-ci se donne sous la forme d'un projet, non d'une dimension de fait. En passant du passé au futur, la conscience échange une modalité ontologique contre l'exigence d'une finalité métaphysique. Elle cesse d'être proprement originelle (p. 76).

Qu'on le veuille ou non, c'est avec le secours d'images que nous appréhendons cet exister originel pur, « sur le mode d'un *naître*, d'un *advenir*, d'un *provenir* ». De là l'importance des mythes qui, Eliade l'a montré, saisissent le réel à son point de surgissement. Ce surgissement est toujours celui d'un être : les mythes de l'origine ne nous ramènent pas au néant, à l'ex nihilo ou à un commencement absolu. Ce que la conscience éprouve à la faveur de l'expérience originelle, c'est un *étonnement* devant ce qui, étant déjà, se révèle dans son apparaître, étonnement doublé d'un *désir*, qui en est la forme subjective. « La conscience de l'étonnement s'efforce de saisir hors d'elle-même ce que la conscience désirante projette au plus intime de soi » (p. 125).

L'interrogation sur l'origine s'enracine dans la conscience naïve. Elle ne demande pas si l'être est ni ce qu'il est mais *pourquoi il y a de l'être*. Cette question *doit* être posée, car elle est indissociable de l'être du sujet qui la pose et de l'aspiration infinie qui l'appelle à s'achever. Elle saisit au départ les sens singuliers de l'être pour les ouvrir sur l'unité infinie de son essence.

L'auteur consacre la seconde partie de l'ouvrage à une analyse attentive de l'*Ethique* de Spinoza, interprétée comme « un modèle de philosophie de l'origine », en ce sens que les concepts qu'elle utilise pour définir l'être infini de Dieu et l'être fini de l'homme demeurent vides et abstraits tant que « l'acte d'être et d'intuition de l'être qu'ils appellent au-delà d'eux-mêmes ne vient pas les remplir pour les rendre conformes à leur objet originel » (p. 150). Telle qu'elle est conçue par Spinoza, la notion d'origine enveloppe en elle une puissance d'être et d'agir qui s'affirme dans la pensée, se réalise dans la vertu et s'accomplit dans l'amour intellectuel de Dieu (p. 265).

Cette étude obéit à une volonté d'austérité et de transparence qui fait impression. Elle bannit ce qui relève de l'information historique,

psychologique, historique pour se mouvoir au niveau d'une métaphysique décantée de tout ce qui n'est pas son contenu propre. Spinoza intervient soit pour confirmer les vues antérieurement énoncées, soit pour montrer dans quelle mesure il y « satisfait » lui-même (p. 151). On est donc renvoyé d'un grand problème à un grand livre, et vice-versa. On s'étonne un peu de la place faite, dans la première partie, résolument anhistorique, à Heidegger et à Sartre, admis comme références privilégiées. On évoquerait plutôt Husserl, auquel la réflexion de l'auteur semble apparentée dans ce qu'elle a peut-être de meilleur. Et surtout pourquoi bannir les quelques grands esprits qui, dans le cours de l'histoire, ont médité sur l'origine d'une manière moins « géométrique » et réflexive que Spinoza, mais non moins exemplaire ? Mme Dufour me répondra : j'aurais alors écrit un autre livre. Cet autre livre, je le regrette un peu, car, centré sur cet admirable thème de l'origine, il eût constitué un point de ralliement pour les métaphysiciens. Il ne s'agirait nullement de chercher un alibi plus ou moins facile dans la documentation historique, mais de compter Platon, Descartes, Leibniz et Kant parmi nos contemporains, ce qui est l'évidence même lorsqu'on se situe au niveau de pureté où s'est placée Mme Dufour. Quand Platon déclare de l'Un-Un qu'on ne peut rien en dire, car il est au-delà de l'être, quand Aristote affirme de l'être qu'il ne peut être dit que « de plusieurs manières », quand Descartes, cherchant à démontrer l'existence de l'Etre infini et parfait, interrompt soudain le cours de sa méditation et tombe à genoux devant « l'incomparable beauté de cette immense lumière » dont son esprit demeure ébloui, comme si la foi prenait un instant le relai de la preuve (*III*e *Médit.* fin), ce sont là, parmi d'autres, des voies d'approche qu'on peut juger moins pures que celle de Spinoza mais qui, le fussent-elles, auraient trouvé leur place dans l'intéressant chapitre sur les images de l'origine.

N'est-il pas frappant, piquant même, de voir avec quelle constance les philosophes reprochent à leurs prédécesseurs d'avoir manqué ce *vrai commencement*, qu'ils croient eux-mêmes avoir trouvé ? Platon aurait érigé en principe des métaphores imaginées « sur le mode archaïque » (Aristote), Aristote et les dialecticiens se seraient perdus en vains détours au lieu d'aller à ce qui est vraiment simple et évidemment connu, à l'âme et à Dieu (Descartes), Descartes aurait fondé les actes de la pensée sur une substance illégitime (Kant), Kant aurait manqué sa révolution copernicienne faute d'avoir découvert, en deçà des opérations de la conscience, un Acte absolument primitif qui les fonde et les engendre (Fichte), Platon, Descartes et Kant auraient méconnu le caractère radicalement premier de la conscience donatrice de sens (Husserl). Qu'est-ce à dire, sinon que la notion d'origine implique, ainsi que le dit fort bien Mme Dufour, « l'exigence et le refus

simultanés d'une signification immanente de son objet » (p. 38). Ce paradoxe, ce fantôme, les philosophes se le repassent les uns aux autres sans parvenir à l'exorciser. Je verrais, pour ma part, dans ce glorieux échec — au-delà de l'étonnement et du désir qui en sont l'aspect subjectif — la manifestation d'une *ironie* métaphysique à laquelle se heurtent inévitablement les quêteurs de l'absolu. L'Origine (avec une majuscule) ne se contente pas, en effet, de nous appeler à elle pour se dissiper dans le vide, comme les fruits devant Tantale. Elle nous contraint d'avouer : ce vide, c'est moi ! Humiliation douloureuse, comme toutes celles qu'on est obligé de s'infliger à soi-même. Mais l'Origine ne doit pas tirer orgueil de cette victoire, car par une ironie inverse, c'est nous qui allons bientôt l'obliger à s'avouer vaincue en remplissant d'un nouveau contenu le vide qu'elle a créé devant nous. Sur ce point Mme Dufour aurait pu insister davantage, et l'étude des grandes démarches opérées avant et après Spinoza, l'y aurait aidée. En effet, ce point de départ, que nous cherchons et qui s'efface devant nous à l'infini, nous ne cessons de l'atteindre et de le posséder dans l'effort que nous faisons pour nous rapprocher de lui et dans l'orientation de notre visée. Et, si l'on croit avec Nietzsche qu'il n'y a ni orientation ni visée, l'origine se donne alors dans la joie de l'instant vécu pleinement, dans le rire et la danse, qui relèvent du Hasard. « Laissez venir à moi le hasard : il est innocent comme un petit enfant. » Les grandes lignes de l'expérience occidentale se rencontrent ici pour affirmer la finitude essentielle de notre condition mais pour reconnaître aussi que tout acte de pensée libre ramasse en lui son origine et sa fin. Pour atteindre le but absolument, « il suffit qu'une petite âme ait la simplicité de commencer » (Claudel).

L'étude de Mme Dufour réconfortera ceux qui croient encore en l'éminente dignité de la réflexion métaphysique.

RENÉ SCHAERER.